

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE.

Bonne Critique et Littéraire DES HOMMES ET DES CHoses.

Vol. 7.] QUÉBEC, 14 OCTOBRE 1848. [No. 16.

REVUE DES TRIBUNAUX.

NANKIN ET BAZIN.

Le lieu de la scène est un cabinet particulier dans un restaurant du boulevard de Montmartre.—Les deux jeunes héros du drame auraient pu chanter cette vieille chanson :

Nous nous verrons dimanche
À la salle de danse,
Moi-z-en Bazin,
Toi-z-en Nankin ;
Nous irons boir' du vin.

Si la rime n'en est pas riche, la poésie en est légère et dépeint parfaitement le costume de ce ménage de lions.

Cléobule est en nankin des pieds à la tête : pantalon de nankin, gilet de nankin, veste de nankin, cheveux de... non, pas des cheveux de nankin, mais du moins du plus beau jaune.

Césarine n'est pas habillée en bazin, mais elle a des bas blancs, une robe blanche, une visite blanche, une capote blanche... C'est une véritable rosière... pour le costume.

Quant au langage, il est moins blanc.

Cléobule.—Césarine, tu bois trop de madère.

Césarine.—Crois-tu, mon fils ?

—J'en ai le taf (peur).

—Tu es toc (lou).

—C'est bon genre, mais je le suis moins que toi. Je te parie que j'ingurgite sans respirer une fiole de *champè* (une bouteille de champagne).—Garçon, une fiole.

—Garçon, apporte-z-en deux.

—Tu vas te faire mal ; je vais te prendre ton verre.

—Je boirai dans ton chapeau. Débouche, garçon.

Le garçon.—Oui, madame, voilà.

Césarine.—Donne. Une, deux, trois, enlevons.

Césarine prend amoureusement la bouteille par le goulot, et absorbe comme une éponge de première grosseur :

Cléobule.—Ah bah ! la bouteille ?...

Césarine.—Elle a vécu... ce que vivent les bouteilles.

Cléobule.—Eh bien ! regarde.

Cléobule en fait autant, et le champagne aidant, voici le nankin et le bazin qui se prennent par la main et commencent une polka infernale; un mouvement trop risqué fait trembler la table, une carafe en tombe et se casse avec bruit. Ah! bon, s'écrie Césarine, les meubles s'en mêlent; galop général! Elle lance un coup de pied qui fait dégringoler les cuillers et les assiettes, les tasses et les carafons; c'est un tremblement universel.

Les garçons accourent, on leur jette les serviettes à la tête; le patron les suit, il reçoit sur la figure un plat de ménédiäus.

Alors on va requérir l'ordre public, qui se présente sous la forme d'un garde municipal orné de son casque.

Césarine.—Garde, je bois à ta santé! Tu es beau, je t'aime, mais je ne te suivrai pas.

Cléobule.—Garde, donne-moi ta crinière pour en faire une bague.

Le garde municipal s'offense peu de ces plaisanteries de dessert, mais il prie les deux récalcitrants de le suivre.

Cléobule.—Jamais! Qu'on aille chercher papa... je le réclame.

Césarine.—Garde, mon bijou, je te suivrai; mais va chercher ton cheval... je veux aller en croupe.

Le garde.—Nous sommes à l'entresol.

Césarine.—Ça ne me regarde pas; je méprise l'infanterie, je veux aller en croupe, au galop... hup là!

Cléobule.—Je ne peux pas... papa m'a défendu d'aller au poste.

Le garde municipal commence à trouver que ça dure trop long-temps; il insiste.

Césarine.—Eh bien! trinquons ensemble, et je pars... Non, tu ne veux pas boire?... Militaire, tu n'es pas Français, je ne t'aime plus, je m'en vais t'agoniser devant le commissaire. Puis, écartant les garçons et le public: Otez-vous de là, s'écrie-t-elle, tas de jobards! Et elle marche majestueusement suivie de Cléobule coiffé d'un turban qu'il vient de se faire avec une serviette.

A l'audience, tous deux ont l'air moins brave; le bazin baisse les yeux, et le nankin est tout penaud.

Le garde municipal dépose avec une modération parfaite. Il n'y a eu, dit-il, ni injures ni coups, mais seulement de mauvaises raisons de gens qui ont bu.

Le tribunal condamne les deux prévenus chacun à trente francs d'amende.

LE FANTASQUE.

QUÉBEC, 14 OCTOBRE 1848.

COLLABORATION.

LES PETITES MISÈRES DE LA VIE CONJUGALE.

« Mariez-vous, vous ferex bien;

« Ne vous mariez pas, vous ferex encore mieux. »

(Suite et fin.)

Cette décision prise, je me rends chez une connaissance, où je rencontre deux jeunes demoiselles qui, par une coïncidence que je trouve étrange, s'entretiennent du même sujet qui m'occupé si sérieusement depuis quelques heures.

—Tu te rappelles, dit l'une, la petite A... qui était au couvent avec nous?

—Celle qui était si fière, une petite brune?

—Oui. Elle est mariée depuis quelque temps, tu sais.

—Est-ce possible !... Et avec qui ?

—Un homme de profession, plein de talents, M....

—Ah bien ! elle doit être contente, elle qui avait honte de dire que son père était maçon.

—Pas aussi contente que tu penses !

—Comment cela ?

—J'ai appris par Delphine, la semaine dernière, qu'elle se trouve bien malheureuse aujourd'hui, dans un position moins qu'aisée.

—Je suis chagrine d'apprendre cela. Mais comment Delphine le connaît-elle ?

—Elle a rencontré Mme...., qui lui a conté ses peines.

—Pauvre A.... ! Son mari paraissait pourtant jouir d'une certaine aisance.

—Oui, aux dépens des autres !

—Il boit aussi, à ce que l'on dit ; et c'est là sans doute la cause principale des chagrins de notre amie A....

—Non-seulement il boit, mais encore il bat sa femme, l'infâme !

—Hélas ! moi qui le croyais si destiné à rendre une épouse heureuse !

—C'est toujours comme cela, ma chère enfant. Il y a plus de mariés que de contents à la fin.

—Bonne raison, ainsi, pour nous engager à rester filles, reprend l'autre avec un souris moqueur et en regardant fixement son amie.

—Les hommes sont si trompeurs aussi ! continue la première d'un ton de reproche en me regardant à la dérobée. On ne les connaît que lorsqu'il est trop tard.

—Voyons ! sois franche, ma chère, et avoue que si nous connaissons les hommes quand il est trop tard, il arrive souvent aussi qu'ils voudraient, eux, ne nous avoir jamais connues, réplique malignement la seconde en se tournant de mon côté.

—C'est vrai.... Pourtant il y a beaucoup moins de mauvaises épouses que de mauvais maris.

—Le malheur c'est qu'il y en a ! Tu connais ce jeune homme qui a courtisé ma sœur quelque temps ?

—Oui, M. B...., un grand blond.

—Eh bien ! il a épousé, il y a six mois, une fille riche ; mais il paraît qu'il souffre aujourd'hui pour l'argent qu'il a eu.

—Voilà ce que c'est ! il a voulu choisir aussi : qui choisit prend pire.

—Ça me fait de la peine, car c'est un excellent homme.

—Que veux-tu, ma chère ? Dans le mariage on est heureux ou malheureux.

—Oui, c'est une loterie, et la pire de toutes les loteries encore.

—Mais pour tout cela, il ne faut pas fuir le mariage. Chacun sa chance !

Je prends congé de ces deux amies en train de parler et surtout de médire, et en marchant je repasse dans mon esprit tout ce que je viens d'entendre, et de nouveau la fantaisie de me marier me reprend. Pourquoi craindre l'état du mariage ? me dis-je.... Il est vrai que le tableau que l'on vient de m'en faire n'est pas bien attrayant, mais, peste ! il n'en est pas toujours ainsi, et j'en connais des époux très heureux. Si j'aime bien la femme que je prendrai, et qu'elle soit contente du sort que je lui ferai, je ne vois pas ce qui nous empêchera de vivre dans la paix et l'union. Au diable la condition et les richesses qui donnent rarement le bonheur !

Tout en faisant ces réflexions, j'arrive à la maison où je me hâte de rentrer pour rêver à mon bonheur futur. Je m'enferme dans ma chambre, qui, cette fois me semble tout gaie. Je prends ma flûte, et joue une polka des plus frétilantes ; puis je lis jusqu'à l'heure du souper.

Dans mes promenades du soir, je rencontrais fréquemment un jeune homme et une jeune femme, couple qui, d'après toutes les apparences, me semblait véritablement heureux. Chaque fois que je voyais ces époux, je me disais : Si je pouvais être aussi heureux avec la femme que je prendrais, je n'hésiterais pas une seconde à me marier. Mais hélas ! les apparences m'avaient furieusement trompé !

Le soir du jour où la question du mariage se présenta à moi sous tant de côtés opposés, je rencontre encore l'heureux couple qui, d'après la disposition de mon esprit sans doute, me semble mille fois plus heureux que de coutume. La jeune femme s'appuyait amoureusement sur le bras de son époux qui la regardait en lui parlant d'une voix douce et tendre. Je m'arrête, et plongé dans une contemplation extatique, je les suivais des yeux, lorsque je me sens frappé sur l'épaule. Je me retourne et reconnais mon ami le garçon, qui me dit en raillant :

—Que fais-tu donc ici, planté comme une borne ? Rêves-tu à ton prochain mariage ?

—Je ne rêve pas, je contemple l'heureux couple qui s'en va devant nous. Le connais-tu ? . . . Suivons-le !

—Arrête ! . . . oui . . . c'est M. et Mme B. . . .

—Ce sont bien, je crois, les époux les plus heureux de Québec.

—Oui, dans la rue seulement.

—Comment ?

—Parce qu'à la maison ils se battent comme chien et chat.

—Dis-tu vrai ? Oh non ! c'est pour te moquer de moi que tu dis cela.

—Il n'y a que toi qui ne connais pas les époux B. . . .

—C'est étonnant ! Comment peuvent-ils si bien feindre ?

—Rien de plus facile, et il y a, à Québec, beaucoup d'époux heureux comme eux, je t'assure. Marie-toi, mon cher, si tu veux goûter *les petites misères de la vie conjugale* ! Tu t'ennuies de la vie de garçon, et tu vas te marier pour t'ennuyer davantage ! Excellente logique que la tienne, ma foi ! Tu veux changer d'état, c'est très-bien ; mais prends garde de *changer ton cheval borgne pour un aveugle*. Pour te convaincre que notre état est préférable à celui que tu veux embrasser, accorde-moi une heure d'entretien. Nous allons nous promener, et chemin faisant, je te raconterai ce que je connais de certains ménages réputés heureux.

Et mon ami, m'entraînant par des rues désertes, me rapporte une foule d'anecdotes plus ou moins scandaleuses sur ceux-ci, celles-ci, ceux-là, celles-là, tous époux qui paraissent vivre dans une union parfaite, et qui se querellent, se boudent, se battent : le mari est huveur, la femme est coquette ; la femme est jalouse, le mari est libertin ; le mari est joueur, la femme est prodigue ; la femme est vertueuse, le mari débauché, etc., etc., etc. Il m'en a tant dit qu'aujourd'hui plus que jamais je crois à la vérité de la maxime : *Mariez-vous, vous ferez bien ; ne vous mariez pas, vous ferez encore mieux.*

NISUS.

Le *Fantasque*, désirant fournir à ses lecteurs les nouvelles les plus intéressantes de la capitale durant la prochaine session de la législature, a fait des arrangements avec un correspondant qui doit le tenir chaque semaine au fait non seulement des scandales politiques qui se produiront au sein de la législature, mais encore des cancanes que feront sur nos représentants et nos gouvernants les mauvaises langues du siège du gouvernement. Afin d'assurer plus de célérité dans la transmission des dépêches de notre ami, et comme il paraît que le département des postes va être mis sous le contrôle du gouvernement provincial, ce qui contribuera peut-être à en ralentir le service plutôt qu'à le hâter, maintenant qu'il devient à la mode et patriotique de rétrograder au lieu de progresser, nous avons dû établir un système de communication en dehors du télégraphe qui pourrait commettre des indiscretions ou des erreurs, et de la poste qui pourrait nous faire parvenir nos lettres trop tard ou point du tout. Nous avons donc, à grands frais, établi un service de pigeons (ne pas confondre avec les colons qu'on plume depuis long-temps), et voici le premier document que le diligent volatile, arrivé ce matin, nous a apporté en une demi-heure :

MONTRÉAL, 14 octobre 1848.

On disait hier dans toutes nos rues que le parlement allait être convoqué pour le 23 novembre, et chacun se frottait les mains de joie en pensant qu'enfin nous allions avoir pour passer agréablement nos soirées un spectacle amusant et surtout gratuit, ce qui n'est pas à dédaigner dans un tems de pénurie comme celui qui règne dans tout le pays presque en banqueroute depuis que les ennemis de la guerre et de la banqueroute sont au pouvoir; mais quel n'a pas été le désenchantement général quand on a appris qu'après une séance, qui s'est prolongée très tard dans la nuit hier au soir, il a été décidé que le parlement ne serait convoqué que pour le mois de janvier, et cela sous prétexte que quelques représentants disent préférer cette dernière époque, mais en réalité parce que les petits ministres du Canada ne s'accordent pas avec les *grands ministres* de Londres sur la réforme d'une certaine branche de la législature....!

ÉVÉNEMENT REMARQUABLE ET INOUL.—Le collège des médecins et chirurgiens du Bas-Canada s'est assemblé ces jours derniers dans notre ville, et tout s'est passé entre eux dans la plus grande harmonie.

—La *Revue Canadienne* a cessé de paraître. Il y a un an cette feuille était prospère et jouissait d'une grande circulation; l'*Avenir*, journal des Mexicains comme l'appelait la défunte, l'organe des républicains rouges, des amis de la nationalité *surabondante et échevelée*, comme l'appelait votre grand journal de Québec, n'avait pas un seul abonné et entraînait dans le monde riche seulement de ses moyens de travail, et de ses opinions. Aujourd'hui la *Revue* est morte et l'*Avenir* a de mille à douze cents abonnés! Quelle taloché sur les partisans du *taisez-vous, les ministres travaillent!* du *nous sommes parvenus, tirons l'échelle!*

—Il vient de paraître trois caricatures qui font fureur; on a beaucoup de peine à se les procurer. Je ne connais pas l'artiste qui les a exécutées; mais il annonce qu'il va continuer à en émettre de temps à autre, selon que les circonstances et les hommes lui fourniront des sujets. Le numéro 1 de la série promise a pour titre: *Avant l'Union*, et représente deux vaches à lait qui paissent dans une prairie. L'une est grasse, rebondie, forte; ses mamelles blanches et rondes, qui respirent l'aisance et la santé, font plaisir à voir. L'autre, au contraire, est d'une affreuse maigreur, et ce n'est pas surprenant, car à ses pieds sont étendus des hommes gras et repus qui semblent l'avoir épuisée de son lait; quelques-uns font encore des efforts inutiles pour en tirer de ses mamelles desséchées; ils jettent des regards d'envie sur la vache grasse qu'ils aperçoivent plus loin. Sur la vache grasse on lit: *Le Bas-Canada*; sur l'autre on voit les mots: *Upper Canada*; les hommes étendus à terre sont surmontés d'un pavillon où l'on peut lire: *Family Compact*.

Le numéro 2 est intitulé: *Après l'Union*. Les deux vaches à lait sont attachées face à face et l'une à l'autre par les cornes, position qui gêne beaucoup leurs mouvements. Elles sont toutes deux efflanquées, essouffées, n'en pouvant plus, et semblent prêtes à succomber sous les coups d'épéron et de bâton de 10 personnages gauchement couchés sur leur dos et qui ont l'air de les vouloir faire marcher en sens contraire, attelées qu'elles sont à deux énormes charrues. Il est facile de reconnaître les 10 cavaliers, tant le caricaturiste a bien saisi leur physionomie, de sorte que je ne vous les nommerai point.

Sous les vaches et suspendus à leurs mamelles on aperçoit une masse d'affamés qui naturellement ne trouvent pas tous leur place. On lit sous ce groupe les mots: *Bon lolo pour ceux qui reviennent à de meilleurs sentiments*. Dans ses efforts pour se débarrasser de tous ces êtres incommodes, l'une des vaches laisse échapper quelque chose que je ne vous décrirai point, mais dont a l'air de se régaler beaucoup un animal immonde qui regarde en louchant et d'un air envieux et mécontent à la fois tous ceux qui ne savent pas comme lui se contenter des débris de la bonne vache à lait.

Le numéro 3 représente seulement une douzaine d'hommes armés de crochets, de maillets, de marteaux, de pics et surtout de ciseaux gigantesques. Ils essaient d'entamer une énorme caisse de fer qui cède sous leurs efforts. Sur cette caisse on lit : *Coffre-fort provincial*, et la caricature a pour titre : *Cabinet ministers hard at work!* En dehors on voit une foule de personnes qui apportent des pétitions. Un homme portant une plume derrière l'oreille et monté sur un tréteau leur crie : *Taisez-vous!*

—Un jeune homme de notre ville se fait un joli revenu par le moyen d'un nouveau genre d'industrie. Il guette à bord de tous les steamboats les ventrus qui viennent solliciter quelques faveurs des ministres. Moyennant une faible rétribution il se charge de les conduire et même de les introduire chez les membres du gouvernement ; mais ce faible impôt, prélevé sur l'espérance des demandants, lui fait une assez belle somme à la fin de chaque journée, tant la soif des emplois se fait sentir parmi nous. Notre homme, par exemple, est sur les dents et n'arrête pas, même le dimanche.

UN CANADIEN-FRANÇAIS A PARIS EN 1830,

OU

LE ROYALISTE BLÊME CHEZ LES RÉPUBLICAINS ROUGES.

(ANECDOTE HISTORIQUE.)

En 1825, M... cultivait la peinture à Québec. Plein d'amour pour son art, il trouvait le Canada trop étroit pour lui ; pour donner l'essor à son génie naissant, pour devenir ce qu'il ambitionnait, il lui fallait voir une ville d'Europe. Dans son enthousiasme d'artiste, dans son désir d'acquérir une gloire, une renommée qu'il ne pouvait obtenir en demeurant ici, il tourna ses yeux vers la belle France, patrie des arts et des sciences ; et Paris surtout, capitale du pays chéri, lui sourit amoureusement.

Un beau jour, notre héros put accomplir son désir, et quitta le Canada pour la terre de ses aïeux, où il espérait, disait-il, demeurer bien long-temps, y mourir même. Arrivé à Paris, il trouva à se placer dans un atelier de peinture, où il se livra avec ardeur à l'étude de l'art qu'il avait embrassé, sans être entièrement satisfait. D'un caractère opiniâtre et excentrique, d'une humeur bizarre et fantastique, de manières originales et souvent insupportables, le Canadien ne pouvait se faire au caractère léger des Français, à leur humeur joyeuse, à leurs manières franches et ouvertes. De vives discussions s'élevaient entre M... et ses camarades d'atelier, qui goûtaient fort peu les idées étroites, les opinions erronées de *jeune Américain* (on l'avait ainsi baptisé) qui se permettait de blâmer ouvertement l'amour des Français pour la liberté et leur horreur de la tyrannie.

Pendant ce temps de graves événements se préparaient en France. La monarchie pâlissait, et le trône vacillant menaçait d'entraîner dans sa chute Charles X, qui l'occupait alors. Chacun s'attendait à un changement de gouvernement ; on s'y préparait, et dans l'atelier où était M... on discutait chaudement les droits du peuple opprimé, et on censurait la conduite du roi. Par une bizarrerie étrange, par une maladresse inexplicable, le jeune Américain se déclarait ouvertement pour Charles X qui, à son dire, était le seul homme capable de gouverner la France.

La révolution de 1830 éclata, et amena avec elle les trois immortelles journées de juillet, où le peuple français, fatigué du joug que lui imposait un méchant roi, le chassa comme indigne de gouverner une nation la plus noble, la plus grande du globe.

Le premier jour des événements, le jeune Américain, refusant de suivre ses

Camarades qui allaient combattre pour la liberté, quitta précipitamment l'atelier devenu désert, pour aller se cacher à sa maison de pension. Il se blottit tout tremblant dans un coin de sa chambre au quatrième, et se bouchait les oreilles pour ne pas entendre l'appel aux armes, les clameurs des passants et le bruit lointain du canon qui commençait à gronder. Cependant la curiosité, toujours grande chez les âmes pusillanimes, l'emportant sur la frayeur, il voulut voir ce qui se passait dans la rue; il avança donc vers sa fenêtre sous laquelle on avait élevé une barricade et où l'on se battait, mais aussitôt une commode, lancée d'un étage supérieur sur les soldats, lui rasa la tête. L'ombre seule du lourd meuble suffit pour renverser notre royaliste qui tomba sur le carreau, privé de sentiment. Quand il revint à lui, il alla se tapir dans l'endroit le plus secret de la cave, où il resta caché le temps que dura la révolution de juillet!

Pendant les trois grandes journées, les camarades du jeune Américain passèrent plusieurs fois sous sa fenêtre en l'appelant et l'invitant à venir combattre avec eux; mais c'était en vain; le jeune Américain ne les entendait pas et les voyait encore bien moins du fond de sa cachette où il ne pouvait ni boire ni manger. A la fin du troisième jour, le combat avait cessé, et le calme se rétablissait peu à peu dans les rues de Paris. M... put alors sortir de la cave pour prendre la nourriture dont il avait le plus grand besoin, mais encore sous l'impression de la terreur, il ne se hasarda pas à sortir de la maison.

Quinze jours, au moins, après les événements de juillet, M... se décida à aller à l'atelier. L'imagination frappée des scènes qu'il n'avait pas vues, mais qui cependant s'étaient bien passées dans ces mêmes rues qu'il traversait, il marchait avec précaution, regardant à droite et à gauche, et levant la tête en l'air dans la crainte, sans doute, que quelque commode ne vint le coiffer trop lourdement. Il arriva enfin à l'atelier, où il fut reçu par les rires et les brocards de ses camarades, qui savaient comment notre royaliste avait défendu le roi des Français pendant les trois jours. Un d'eux, prenant un air fâché, avança sur M... qui se disposait à travailler. "Eh bien! *jeune Américain*, dit-il, êtes-vous encore disposé à défendre Charles X?... Dites un mot en sa faveur, si vous voulez que je vous coupe le cou!" En même temps, le camarade faisait mine d'exécuter sa menace avec sa palette qu'il tenait à la main. M... fut si épouvanté de ce geste, qu'il laissa tomber son pinceau et se sauva à la maison, non sans regarder derrière lui pour voir s'il n'était pas poursuivi.

Un mois après la petite scène qu'on vient de lire, le patron canadien de M... recevait de lui une lettre qui fit, dit-on, verser des larmes à ceux qui la lurent; c'était un chef-d'œuvre dans le genre pathétique, et il est à regretter que cette épître, qui eût orné le *Répertoire National*, n'ait pas été conservée. Cependant voici le commencement de cette pièce touchante qui s'est gravé dans la mémoire de celui qui l'a reçue. Le lecteur pourra juger, par ce petit extrait, du style et des impressions sous lesquelles il était conçu :

"Mon cher maître, — Ma vie est en danger ici depuis les *épouvantables événements* de juillet! C'est horrible de vivre à Paris depuis que les *républicains rouges* y sont les maîtres! Je vous en prie, mon cher maître, fournissez-moi les moyens de voler dans vos bras, de fuir une terre maudite qui rejette les rois! Ayez pitié de moi, et sauvez-moi de mes infâmes camarades d'atelier qui en veulent à mes jours. Dans le beau Canada, auprès de vous, je ne verrai plus le glaive levé sur ma tête, je ne craindrai plus qu'une commode vienne me briser le crâne, et sous un gouvernement monarchique j'oublierai le farouche *républicanisme* que j'aurai toujours en horreur, je vous le jure."

M... ne pria pas en vain son cher maître, qui lui envoya l'argent nécessaire pour son retour, et au commencement de l'automne de 1830, le jeune Américain touchait la plage du Canada, sur lequel il se prosterna pour rendre grâce au ciel d'être revenu sain et sauf dans sa patrie, où il n'aurait plus rien à redouter des Français, ces horribles *démolisseurs de monarchie*, ces infâmes *républicains rouges* qui voulaient lui trancher la tête parce qu'il défendait Charles X.

Le jeune Américain se ressent encore des terribles émotions qu'il éprouva à Paris, et le plus petit événement suffit pour le jeter dans des transes mortelles. Pendant l'épidémie de 1832 et 1834, il faillit mourir de peur et se réfugia à la campagne d'où il ne revint que long-temps après que le fléau eût disparu. L'insurrection de 1837 et 1839 réveilla ses terreurs et ses souvenirs de Paris : l'ombre de la commode se dressa menaçante devant lui, et il crut voir s'abattre sur sa tête la palette de son camarade parisien. Il se sauva encore à la campagne en maudissant les farouches rebelles du Canada qui voulaient faire de leur pays une autre France. La fièvre typhoïde de 1847 lui causa une frayeur épouvantable, comme il dit, et lui fit abandonner la ville. La révolution française de 1848 l'a tellement bouleversé, agité, épouventé, qu'aujourd'hui il prêche contre toute liberté, et s'empporte violemment et se répand en invectives contre les honnêtes gens qui veulent un honnête gouvernement. A ses yeux, ce sont de vrais *républicains rouges* qui veulent vivre de meurtre et de pillage !

VICTOR.

En plein cœur de la Sorbonne, le tour de la distribution des prix, un professeur de la faculté de droit racontait une anecdote du palais, un des mots du président Séguier qui ont produit le plus d'effet dans ces derniers temps.

L'incident eut lieu dans un procès en séparation de corps plaidé devant la première chambre. L'avocat de la femme racontait les turpitudes du mari, et il le faisait avec toute la verve et tout le coloris que réclamait le besoin de la cause, lorsque tout d'un coup, après avoir abordé une série de griefs qui caractérisaient l'immoralité de la partie adverse, il s'interrompit en disant :

— Je ne puis aller plus loin ; ces choses-là ne peuvent se dire en public, et les mots me manquent pour gazer le sujet.

— Eh bien ! dit le président à l'avocat, devant les anciens parlements il était d'usage en pareilles affaires que l'avocat plaidât en latin. Les magistrats doivent tout entendre. Parlez-nous donc latin.

— Le latin dans les mots brave l'honnêteté.

Mis en demeure de s'expliquer dans l'idiôme du droit romain, l'avocat balbutia quelques mots d'un latin banal, et s'arrêta de nouveau en disant :

— Cela ne peut pas s'exprimer, même en langue latine.

— Soyez franc, répliqua le président, et dites-nous tout simplement que vous ne savez pas le latin.

Et comme l'avocat paraissait confus de l'apostrophe et cherchait des paroles pour défendre son érudition compromise, le président reprit :

— Vous êtes comme tous vos confrères. Il n'y a peut-être pas aujourd'hui à la cour un seul avocat qui soit capable d'improviser une plaidoirie en latin, fût-ce même en latin de cuisine.

Nous avons vu signé par un de nos plus spirituels dessinateurs un croquis qui vaut à lui seul beaucoup de premiers Paris des plus grands journaux.

On y voit, au milieu d'une fosse immense comme le Champ-de-Mars, notre cher pays de France ; autour de lui, sont des bêtes féroces à la gueule grande ouverte et prête à dévorer. Ces bêtes portent leur nom écrit sur leur corps ; d'une se nomme *communisme*, l'autre *proudhonisme*, celle-ci *fourriérisme*, celle-là *raspailisme*, etc.

Au-dessous du dessin on lit ces seuls mots :

Daniel dans la fosse aux lions.

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ, POUR LE COMITÉ DE RÉDACTION,

Par FRÉCHETTE ET FRÈRE, Rue La Montagne, N° 13.